



# L'âne «premier fils du paysan»

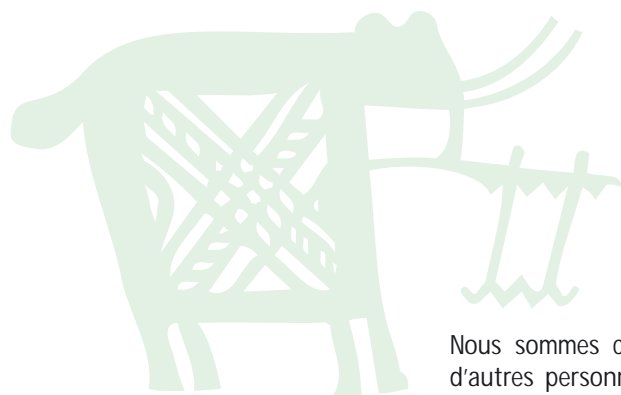
REGARDS SUR L'INTRODUCTION DE LA TRACTION ASINE  
AU BURKINA FASO PAR LES JEUNES AGRICULTEURS  
ET VITICULTEURS LUXEMBOURGEOIS



Lëtzebuenger Jongbaueren a Jongwënzer  
Service Tiers-Monde a.s.b.l.  
5, Av. Marie-Thérèse | L-2132 Luxembourg

# L'âne «premier fils du paysan»

*REGARDS SUR L'INTRODUCTION DE LA TRACTION ASINE AU BURKINA FASO  
PAR LES JEUNES AGRICULTEURS ET VITICULTEURS LUXEMBOURGEOIS*



Nous sommes conscients de l'importance du travail accompli par d'autres personnes que les jeunes Luxembourgeois représentés sur cette brochure et faisons appel à la compréhension des lecteurs par rapport au fait de ne pouvoir représenter ici l'ensemble des acteurs, en particulier les nombreux Burkinabés, qui ont œuvré à la diffusion de la traction asine. Il nous importait cependant également de montrer au public luxembourgeois l'importance de cette impulsion luxembourgeoise reconnue par l'étude COTA et INERA. Le constat que l'ensemble de la brochure délivre – que cette aide porte encore ses fruits, quarante ans après – nous semble particulièrement important actuellement pour œuvrer à une plus grande solidarité.

Editeur responsable:

**Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer  
Service Tiers-Monde a.s.b.l.**

5, avenue Marie-Thérèse

L-2132 Luxembourg

Tél.: 44743-252

Fax: 44743-563

E-mail: jbjwstm@pt.lu

Graphisme:

Frédéric Piron (COTA)

Photographies:

Marc Totté

Marcel Scheidweiler

Impression:

saint-paul luxembourg 2004



# *La culture attelée asine au Burkina Faso: Le bilan d'une innovation*

## Préface

De 1959 à 1969, une dizaine de jeunes agriculteurs et viticulteurs luxembourgeois ont eu le courage d'aller passer une, deux ou même plusieurs années de leur vie au Burkina Faso – appelé à l'époque «Haute-Volta» –. Ils ont fait preuve d'un formidable élan de solidarité en y allant familiariser les jeunes paysans burkinabé à l'introduction de la traction asine. 40 ans plus tard, les Jongbaueren a Jongwënzer ont, avec l'appui de mon Ministère, fait réaliser cette évaluation afin de mesurer l'impact et la signification de ce qui a été une des premières actions de coopération au développement menées par des Luxembourgeois.

Plusieurs leçons précieuses se dégagent de la lecture de cette étude réalisée sur base d'un échantillon de trois villages qui ont été au centre de l'action de nos jeunes ruraux. Elle s'inscrit dans le long terme et permet de mesurer l'évolution d'une société sur plusieurs décennies. Elle met en évidence les progrès et les changements importants qui y sont intervenus. Sur le plan de l'environnement naturel d'abord avec l'apparition des arbres. De même en matière d'agro-foresterie et de diversification maraîchère. Ensuite sur le plan de la santé qui a beaucoup progressé grâce à une meilleure alimentation faisant disparaître plusieurs maladies. Puis dans le domaine de la scolarisation, même si au Burkina Faso à peine un tiers des jeunes ont accès à l'éducation. Sur le plan sociologique enfin où les hommes, les femmes et les jeunes créent des associations diverses pour mieux s'organiser, pour trouver ensemble des solutions aux nombreux problèmes qui subsistent. Quel message d'espoir! Ne devrions-nous pas, dès lors, apprendre à mieux saisir les processus positifs en cours en Afrique et à nous défaire de l'approche souvent misérabiliste que nous avons trop tendance à suivre à l'égard de ce continent.

Le rapport d'évaluation montre également les immenses défis auxquels doit toujours faire face la population rurale, qu'il s'agisse de la sécurité alimentaire qui reste mal assurée à cause de l'aridité des sols ou encore de la rareté des ressources hydrologiques. Il est donc plus nécessaire que jamais de mieux maîtriser encore les rares disponibilités en eau. Défi ensuite de la démographie dans un pays dont la



population s'est multipliée par trois depuis 1950 ce qui demande une augmentation régulière de la production. Éviter l'exode rural est à ce prix.

La pertinence de l'action menée il y a 40 ans est indiscutable: 75% des agriculteurs interrogés se disent, en effet, favorables à la traction asine. Leur opinion est fondée sur l'aide de cette traction au transport des récoltes, des marchandises et des personnes et sur l'accroissement de production, consécutif à l'accroissement des superficies cultivées et aux gains de temps pour les opérations culturales. 56% des habitants des trois villages ont dit connaître l'expérience luxembourgeoise au Burkina Faso parce qu'ils étaient présents à l'époque ou qu'ils en ont entendu parler par leur parents ou encore par la mission catholique. La traction asine fait partie aujourd'hui de manière il est vrai inégale mais néanmoins solide, des pratiques agricoles dans les villages analysés et dans les régions les plus pauvres du Burkina Faso. Mais l'utilisation des ânes pour les travaux agricoles est encore loin d'être générale dans la région considérée. La majorité des producteurs affirment qu'il y a un besoin urgent d'améliorer l'élevage des ânes pour «faciliter les opérations culturales» et rendre l'âne «disponible à tout le monde».

Au regard de ce bilan, l'ONG «Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer Service Tiers-Monde a.s.b.l.» peut être fière de l'opération menée sous l'impulsion de feu le Père Spoden, visionnaire du développement.

Visionnaire du développement? Hélas oui. Car si son projet a pu être relayée par d'autres comme les Français, comme les services techniques voltaïques avec l'appui de la FAO ou du Bureau International du Travail (BIT), il n'en reste pas moins que depuis de nombreuses années, l'agriculture a perdu la priorité qui devait lui être assurée dans la coopération au développement internationale. Que de moins en moins de ressources y sont consacrées. Qu'on a trop oublié que la moitié de la planète continue de vivre dans l'agriculture et de l'agriculture. Et cela dans des conditions bien modestes et difficiles que le rapport d'évaluation aide à mettre en évidence. Les 3/4 des 800 millions les plus pauvres et de ceux qui souffrent de faim se retrouvent – et c'est paradoxal – parmi cette population rurale. Plus récemment, l'importance de l'agriculture réapparaît et je m'en félicite. A Cancun, en septembre 2003, lors des négociations multilatérales de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC), l'agriculture a été reconnue comme le sujet le plus important.

Je souhaiterais donc que cette étude vous encourage, vous les jeunes agriculteurs et viticulteurs, à renouveler votre engagement dans le domaine de la coopération au développement. La paysannerie

africaine continue d'avoir besoin de votre solidarité. A vous de déterminer vos actions futures. Ensemble avec les autres ONG actives sur le même terrain. L'étude vous ouvre plusieurs pistes et décrit les problèmes à résoudre. Mais elle montre aussi que les partenaires éventuels là-bas ne manquent pas. Le Ministère que je représente continuera d'appuyer votre ONG des Jongbaueren a Jongwënzer quand il s'agira de s'intéresser à la question agraire – à l'instar du CNJA français –, ou de partager avec la paysannerie africaine votre expérience, votre savoir, votre savoir-faire ou d'autres ressources de votre choix.

*Charles Goerens*

*Ministre de la Coopération et de l'Action Humanitaire*





# *Un exemple luxembourgeois de développement durable au Burkina Faso*

## **Préface**

Pour beaucoup le mouvement de jeunesse des «Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer» est étroitement lié avec les débuts de l'aide au développement luxembourgeoise par l'engagement d'un certain nombre de jeunes volontaires au cours des années 60 au profit de la population rurale au Burkina Faso.

Le 75<sup>e</sup> anniversaire que les Jeunes Agriculteurs et Viticulteurs du Grand-Duché de Luxembourg s'apprêtent à commémorer en 2003 servait de cadre pour faire évaluer l'impact socio-culturel du travail bénévole effectué jadis et pour remonter aux origines de l'orientation humanitaire et chrétienne de l'organisation.

Encouragée par les responsables du Ministère de la Coopération et de l'Action Humanitaire et appuyée sur les compétences de l'ONG belge «Collectif d'Echanges pour la Technologie Appropriée» (COTA), ensemble avec l'Institut National de l'Environnement et de Recherches Agricoles (INERA) du Burkina Faso, l'ONG «Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer Service Tiers-Monde a.s.b.l.» a initié une étude sur l'introduction de la traction asine et de ses effets directs et indirects sur la paysannerie burkinabè.

La plaquette que vous tenez en vos mains donne un aperçu vulgarisé des résultats de cette étude menée avec soin par tous les collaborateurs.

Le lecteur avisé trouvera des informations sur le contexte général dans lequel l'introduction de la traction asine s'est opérée et pourra se rendre compte de l'impact à long terme d'une opération précise qui visait à contribuer au renforcement des capacités productrices des paysans et par là à l'augmentation de leur niveau de vie.

Tous ceux qui s'intéressent à la cause paysanne des pays en voie de développement et qui se vouent d'une manière ou d'une autre à l'auto-promotion des populations rurales défavorisées pourront trouver dans ces quelques lignes un encouragement et un élan nouveau dans leurs efforts de solidarité. De même, l'étude

valorise le dévouement des jeunes Luxembourgeois qui se sont investis sur place dans la lutte contre l'appauvrissement des couches paysannes au Burkina Faso.

Que tous ceux qui ont contribué au succès de l'étude et à la réalisation de cette brochure soient vivement remerciés.

*Abbé Leo Wagener*

*Président de l'ONG Lëtzeburger Jongbauer  
a Jongwënzer – Service Tiers-Monde a.s.b.l.*



#### **Coordonnées des organisations ayant réalisé l'étude :**

##### **INERA**

04 BP. : 8645 Ouagadougou 04  
Burkina Faso  
Tél. : 34 02 70 / 34 71 12  
Fax : 34 02 71  
E-mail : inera.direction@fasonet.bf

##### **COTA asbl**

7, rue de la Révolution  
1000 Bruxelles  
Belgique  
Tél. : 00 32 2 218 18 96  
Fax : 00 32 2 223 14 95  
E-mail : info@cota.be  
<http://www.cota.be>



# Introduction

L'ONG luxembourgeoise «Jongbaueren a Jongwënzer – Service Tiers-Monde» (JBJWSTM) a confié au COTA une étude portant sur l'impact de la traction asine au Burkina Faso. Cette étude a été réalisée par l'Institut de l'Environnement et de Recherches Agricoles (INERA) du Burkina Faso en collaboration avec le COTA et l'un des anciens volontaires des JBJW à l'origine de l'introduction de la traction asine. Deux produits en découlent: un rapport sur l'impact de la traction asine et la présente brochure à destination du public luxembourgeois.

Cette initiative provenant du Ministère des Affaires Etrangères du Grand-Duché de Luxembourg est à souligner. Il est en effet rare que l'on prenne le temps et les moyens d'analyser l'impact de ses actions 40 ans après. Ce recul est apparu à bien des égards très instructif pour prendre la mesure des changements opérés et donner plus de force à d'éventuelles propositions pour l'avenir.

Ce travail rend compte de l'impact très important de l'action menée par les JBJW du Luxembourg sur les conditions de vie des paysans et paysannes du «plateau central». Il montre en outre l'intérêt d'une démarche historique visant à capitaliser les expériences antérieures.

## Les agriculteurs du plateau central face à leur avenir

La majorité des Burkinabés est constituée de petits paysans produisant en grande partie pour leur propre subsistance. Mais il existe de grandes disparités régionales: d'un côté une partie centrale, le «plateau mossi», limitée dans ses potentialités physiques, mais dont la densité est la plus élevée, de l'autre des zones périphériques sous-peuplées et mieux dotées par la nature (à l'exception du Nord).

L'intervention des Jeunes Agriculteurs et Viticulteurs Luxembourgeois, débutée dans le village d'Imasgo (carte ci-contre) en 1959, s'inscrivait dans un contexte parmi les plus difficiles du pays, avec l'ambition d'apporter une aide contre la pauvreté.



La carte montre en rouge les divers villages ou villes concernés par l'action, ainsi que, en gras, ceux sélectionnés pour les enquêtes.

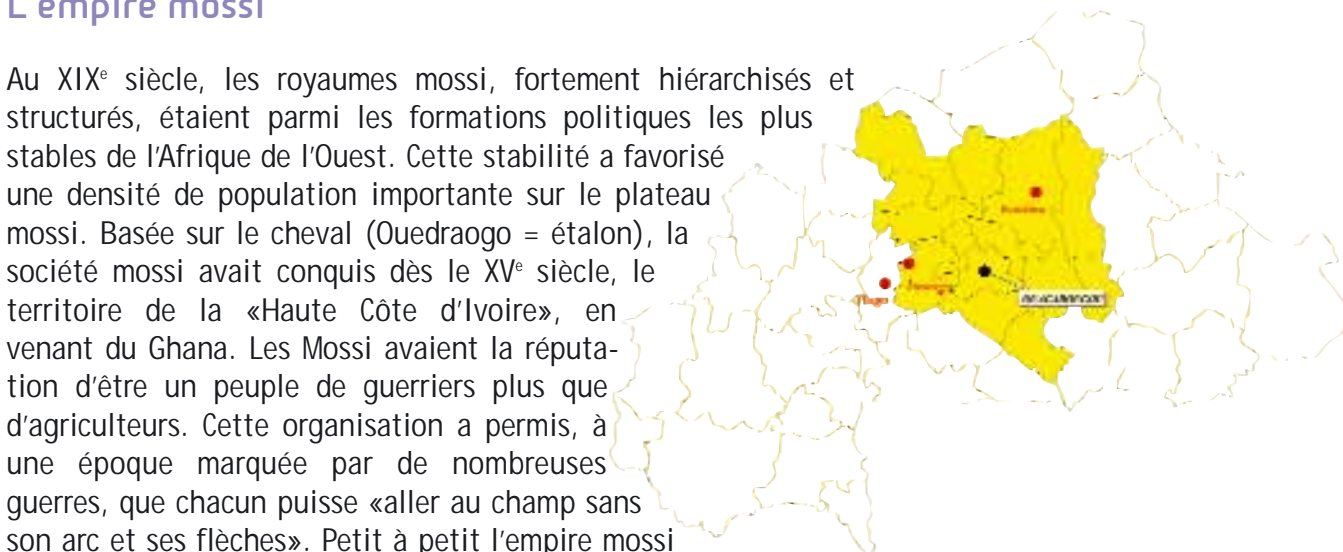
Avant de décrire cette intervention il importe de présenter ce contexte qui est celui du plateau mossi et de ses franges, que nous désignerons ci-après sous le nom de "plateau central".



<sup>1</sup> Remarque linguistique: «On a pris l'habitude de parler des Mossi, du mossi, de la langue mossi, comme si ce mot était invariable ; nous suivrons la coutume et écrirons toujours «Mossi», invariable, bien que le nom de ce peuple soit Moara, pluriel Mosé» (Père E. Mangin 1915 «les Mossi» Essai sur les us et coutumes du peuple mossi du Soudan Occidental, in Revue Anthropos, tome X-XI (1915) p. 187-217).

## L'empire mossi

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les royaumes mossi, fortement hiérarchisés et structurés, étaient parmi les formations politiques les plus stables de l'Afrique de l'Ouest. Cette stabilité a favorisé une densité de population importante sur le plateau mossi. Basée sur le cheval (Ouedraogo = étalon), la société mossi avait conquis dès le XV<sup>e</sup> siècle, le territoire de la «Haute Côte d'Ivoire», en venant du Ghana. Les Mossi avaient la réputation d'être un peuple de guerriers plus que d'agriculteurs. Cette organisation a permis, à une époque marquée par de nombreuses guerres, que chacun puisse «aller au champ sans son arc et ses flèches». Petit à petit l'empire mossi s'est étendu sur la partie centrale du Burkina Faso: le plateau mossi (voir carte).



Sous la colonisation, l'obligation qui est faite aux populations de payer un impôt, va accentuer, en pays mossi, une dispersion de l'habitat et une occupation plus systématique des terroirs. Elle s'explique par le fait que les familles devaient payer l'impôt sur leur propre grenier (et non le grenier communautaire comme dans d'autres sociétés). Afin de garder le libre choix de refuser ou non de payer l'impôt, beaucoup vont s'installer à l'écart. Il semble que ce soit à cette époque que l'habitat dispersé, caractéristique des Mossi, va se développer (photo ci-contre).



Le plateau mossi n'est toutefois pas habité que par des Mossi. C'est même une particularité du pouvoir politique Moara d'avoir pu intégrer les populations existantes auparavant (les Kurumba, les Dogons, ...). On y trouve également des populations venues d'autres zones du pays (Peuhls, Gourounsi, Samo, ...).

## L'aridité

On ne peut comprendre les réalités auxquelles un agriculteur mossi doit faire face sans parler du facteur le plus limitant de son agriculture: l'aridité. Les précipitations sont en effet très inégalement réparties, dans l'espace et le temps, ne permettant de cultiver qu'entre mai et octobre dans le sud (plus de 900 mm de pluies dans la région du Kasena), juin et septembre dans le nord (moins de 600 mm de pluies, au Yatenga).



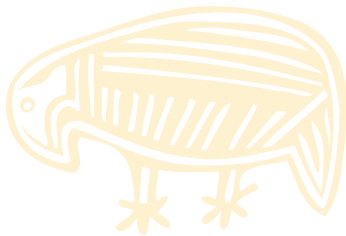
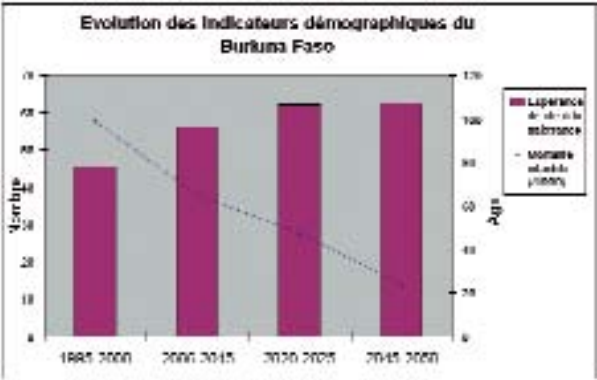
La maîtrise de l'eau est d'autant plus importante que la réduction de la durée de la jachère due à l'extension des cultures a provoqué une sévère dégradation des sols. Celle-ci se manifeste par la formation d'une croûte superficielle, dite de battance, qui limite l'infiltration de l'eau. Ces plaques encroûtées peuvent concerner des zones étendues (photo ci-contre).

Les facteurs climatiques et humains se renforcent donc pour provoquer le ruissellement dès les premières pluies et aggraver le phénomène d'érosion, qui peut prendre des proportions impressionnantes à proximité des bas-fonds (photo ci-contre).

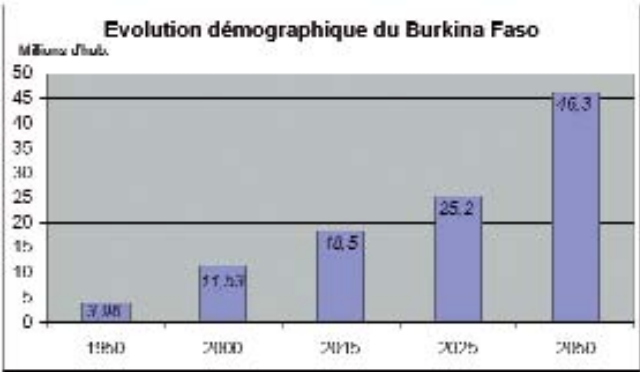


## La démographie

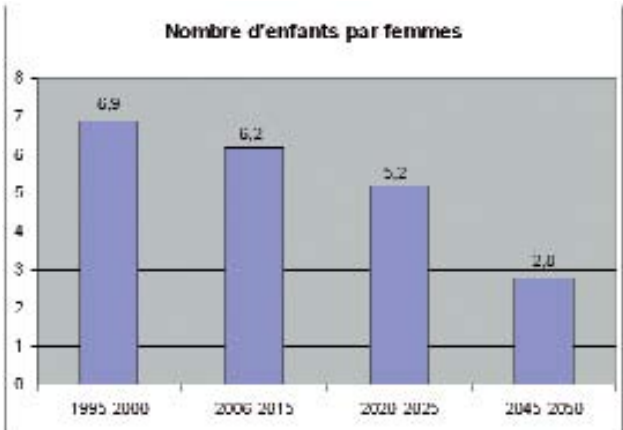
La population du Burkina Faso connaît une croissance démographique extrêmement préoccupante. Elle a en effet triplé entre 1950 et 2000 (de 4 à 12 millions d'habitants environ). Et les Nations-Unies prévoient qu'elle quadruplera d'ici 2050 (46 millions) (graphique ci-contre).



La population du Burkina Faso aura donc été multipliée par 12 en un siècle!



Les indicateurs démographiques expliquent ces prévisions alarmantes (graphiques ci-contre). Ils montrent en effet que le nombre d'enfants par femme en âge de procréer ne va décroître que lentement, et que par ailleurs l'espérance de vie va considérablement augmenter en même temps que baissera la mortalité infantile.





## Les migrations

Les migrations sont également un phénomène fondamental pour comprendre les réalités socio-économiques du Burkina Faso. Depuis la colonisation française, et encore plus depuis l'indépendance, les jeunes hommes du plateau central vont travailler dans les chantiers et les plantations de Côte d'Ivoire pour envoyer quelques subsides à leurs familles restées au village. Initialement saisonniers (durant la saison sèche), ces mouvements migratoires ont eu tendance à durer de plus en plus longtemps. Seuls les tragiques événements récents de Côte d'Ivoire ont tendance à les limiter.

## En conclusion

L'explosion démographique, la dégradation des ressources naturelles et la limitation des capacités d'accueil dans les pays côtiers (eux aussi connaissent une croissance démographique très forte) pèsent très lourdement sur l'avenir des paysanneries burkinabè, particulièrement celles du plateau mossi.

Pour que le souhait qu'elles formulent «que les enfants de nos enfants vivent encore sur les terroirs de nos ancêtres» se réalise, il est indispensable de valoriser au mieux les potentialités des terroirs en optimisant l'usage des ressources hydriques. L'âne, qui a déjà rendu de très importants services aux paysans et paysannes du plateau central, peut y contribuer très significativement.





## Trois villages du plateau central

Pour rendre compte de l'impact de l'action pionnière des volontaires luxembourgeois, nous avons étudié trois villages du plateau central – Imasgo, Tiogo/Ténado et Koalma/Kaya - situés en pays Mossi et Gourounsi. Ils ont été sélectionnés en fonction du **degré d'importance de l'action des jeunes Luxembourgeois** entre 1959 à 1969. Imasgo, village principalement mossi, a été le foyer le plus important de propagation; Tiogo, à prédominance Gourounsi, se trouve relativement proche et a pu bénéficier de l'effet d'entraînement d'Imasgo; par contre Koalma, village mossi, se trouve beaucoup plus au nord et n'a pas bénéficié directement des actions menées à l'époque par les jeunes Luxembourgeois.

### Localisation

Les trois villages sont très différents du fait de leur situation géographique et démographique.

- Imasgo est actuellement une petite ville, chef-lieu de département, située à 24 km de Koudougou considérée, en 1960, comme étant la troisième ville du pays après Ouagadougou et Bobo-Dioulasso. C'est dans ce village que les premiers colliers pour ânes ont été fabriqués.
- Tiogo est située sur la route de Dédougou-Nouna à 33 km vers l'ouest de Koudougou.
- Koalma est située plus au nord-est, à quelques km au nord-est de Kaya sur la route Kaya-Dori, dans une zone sensiblement plus affectée par le déboisement (voir carte ci-contre)





## L'agriculture et l'élevage

### *Les cultures*

Dans ces trois villages, comme dans la plupart des villages du plateau mossi, l'agriculture est dominée par le mil et le sorgho, dont les superficies cultivées varient de 2,3 à 9 ha par exploitation, la superficie cultivée par actif étant en moyenne inférieure à 1 ha (elle varie de 0,43 à 2 ha dans l'échantillon de l'enquête). Les terres les plus pauvres sont consacrées au mil, les autres au sorgho.

Compte tenu des quantités de céréales nécessaires pour assurer la couverture des besoins énergétiques (300 kilos par personne, 600 par actif), les rendements qu'il faudrait atteindre pour les obtenir sont loin d'être réalisés sur toutes les parcelles et tous les ans: **pour la majorité des exploitations, la sécurité alimentaire est très incertaine dès que la pluviométrie est déficitaire et les sols trop dégradés.**

Les cultures de diversification (arachide, niébé, voandzou, maïs) sont présentes dans toutes les exploitations, mais sur des superficies très inférieures à celles des céréales traditionnelles. Un tiers des exploitants tirent des revenus significatifs des cultures maraîchères (dans deux villages sur trois, bénéficiant de bas-fonds aménagés à cet effet).

La diversification fruitière est encore très limitée: elle n'est pratiquée que par de très rares exploitants, disposant d'un verger en bordure de bas-fonds (les revenus monétaires peuvent alors être appréciables). **Les cultures maraîchères et fruitières, bases de l'enrichissement des rations alimentaires des «groupes sensibles» (femmes enceintes et allaitantes, enfants au sevrage) ne constituent encore qu'une activité marginale, du fait des difficultés d'arrosage en saison sèche.**

### *L'élevage*

L'élevage, activité commune à toutes les exploitations, constitue une composante majeure des systèmes de production. Il est constitué:

- d'ânes: la grande majorité des exploitations a – ou a eu – au moins un âne,
- de bovins, en nombre encore limité, (beaucoup d'exploitants en ont, mais le plus souvent un seul: les cas de véritables troupeaux – jusqu'à 20 têtes – sont exceptionnels),



- de moutons et de chèvres dans toutes les exploitations, mais en nombre très variable (un à plusieurs dizaines), ainsi que de volailles (poules, dindons, rarement des pigeons), beaucoup plus rarement de quelques porcs.

L'élevage des ânes, historiquement limité à quelques familles spécialisées dans le transport à longue distance, s'est donc incontestablement «socialisé».

## Les changements techniques



Dans ces trois villages, on trouve de plus en plus de techniques améliorantes permettant d'assurer une meilleure maîtrise de l'eau dans le champ et de lutter contre l'érosion. Ces techniques se sont considérablement développées ces vingt dernières années.

Le zai en particulier permet de récupérer des sols indurés et/ou gravillonnaires sur lesquels plus personne ne cultivait. Cette technique consiste à semer dans des

trous préparés à cet effet, dans lesquels on a disposé du fumier (voir photo).



Les diguettes ou cordons pierreux permettent de ralentir le ruissellement et de favoriser la régénération des sols (voir photo).

Les fosses fumières ont également fait progressivement leur apparition: elles permettent, lorsqu'elles sont associées à d'autres techniques telles que le zai ou les cordons pierreux, d'améliorer la fertilité des sols.

Les efforts des villageois pour faire face aux adversités naturelles sont incontestables. Dans la plupart des cas, le transport (des pierres, de l'eau, du fumier...) apparaît toutefois comme le principal facteur limitant l'adoption des pratiques améliorantes par l'ensemble des agriculteurs.

## Habitat et conditions de vie

A Imasgo, la population vit dans des concessions circulaires distantes de plus d'une centaine de mètres les unes des autres et cultive ses champs à proximité de son habitation. Les greniers sont en paille ou en dur. Autrefois de faible taille, les parcelles individuelles se sont progressivement étendues en même temps qu'elles s'éloignaient des concessions.



Les Mossi travaillaient la terre à l'aide de la houe traditionnelle, la «daba», composée d'un manche recourbé d'environ 80 cm, prolongé d'un soc métallique, variant de 5 à 20 cm, selon les besoins (voir photo). Le transport de l'eau était assuré par les femmes et les filles qui venaient puiser l'eau au marigot ou à de rares puits.



Tiogo, village Gourounsi, présente un habitat très différent. Les concessions sont rectangulaires de même que les cases qui sont très serrées. Les greniers sont réalisés en dur et sont plus grands en taille et souvent alignés (voir photo ).





## Ressources naturelles

### *Les ressources en eau*

En 1960, Imasgo disposait d'un vaste marigot, où l'on cultivait le riz en bordure du bas-fond. Le maraîchage, surtout développé pour les pères missionnaires et les Blancs, était possible toute l'année. Actuellement, malgré la présence d'un barrage de retenue ayant augmenté très significativement la capacité de stockage d'eau, le maraîchage ne peut plus se pratiquer par manque d'eau. La nappe phréatique se trouve à huit mètres de profondeur par rapport au marigot et décourage les habitants de creuser des puits.

A Tiogo, la fruiticulture est très développée près du marigot où les habitants ont creusé des puits pour atteindre la nappe, dont la profondeur baisse régulièrement.

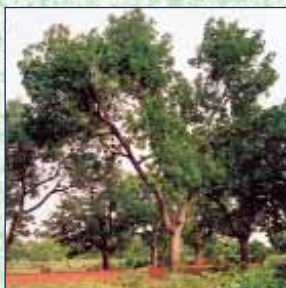
Il est probable qu'avec l'accroissement démographique et le développement des marchés urbains, les cultures maraîchères et fruitières se soient développées au point de dépasser les capacités de recharge de la nappe phréatique. Les manguiers (photo ci-contre) sont arrosés journalièrement lors de la période de floraison.





## Les ressources forestières

A Imasgo, tout comme dans la plus grande partie du Burkina Faso, on a planté énormément d'arbres dans le courant des quarante dernières années. Le manguier, le karité, le caïlcédrat, l'acacia sont des arbres protégés dont les fruits, les feuilles, l'écorce et le bois sont utilisés pour de multiples usages. C'est un progrès considérable par rapport à ce que l'on pouvait percevoir en 1960 (voir encadré).



*Caillcédrat*



*Karité*



*Acacia albida*

### Témoignage d'un des «pionniers», Marcel Scheidweiler

*«En 1960, le paysage entre Koudougou et Imasgo était brun-jaune, d'apparence désertique pendant la saison sèche. En revenant en 2003, j'ai trouvé un paysage profondément transformé qui, par contraste, semble rayonner de verdure même au mois de mars, grâce aux milliers d'arbres plantés à l'intérieur et à l'extérieur des villages. En 1960, l'église paroissiale majestueuse d'Imasgo était bien visible de loin sur la route Koudougou-Yako, traversant le village. Les bâtiments de la paroisse et de l'école catéchiste étaient dégagés malgré les efforts des missionnaires pour planter des acacias autour des immeubles. En 2003, seules les cases construites au bord de la route sont visibles. Le reste de la localité disparaît derrière un énorme rideau constitué de milliers d'arbres au feuillage verdoyant.»*

Les incontestables progrès réalisés en matière d'agro-foresterie et de diversification maraîchère et fruitière sont bloqués par la crise des ressources hydriques.

Les changements sociaux

D'autres changements importants sont observés. En matière d'alphabétisation notamment, l'on trouve beaucoup plus de personnes scolarisées dans les villages. La santé s'est également sensiblement améliorée (voir encadré).

**Témoignage de Marcel Scheidweiler :** *«Autrefois, beaucoup de gens souffraient d'ulcères et de plaies purulentes. Aujourd'hui, je n'ai pas vu un seul passant ayant des pansements aux jambes ou aux bras. La nourriture riche en vitamines des produits maraîchers dont profite aujourd'hui la population augmente la résistance contre les maladies. De même, l'eau puisée dans des puits couverts et munis de pompe donne une meilleure eau potable aux villageois (même si de nombreuses personnes continuent à s'approvisionner au «marigot» en saison des pluies par habitude, par facilité ou par goût).»*

Des changements majeurs s'observent aussi dans la structuration de la société. De nombreux groupements de jeunes, de femmes, villageois voire supra-villageois se sont créés ces vingt dernières années. L'obligation de se constituer en groupement pour bénéficier de l'aide extérieure de la coopération a certainement favorisé ce phénomène, mais il correspond aussi à une recherche interne de nouveaux modes de «vivre ensemble».



## L'introduction de la culture attelée asine

C'est à partir des années '60 que la traction asine a fait son apparition dans les trois villages.

- A Imasgo c'est Antoine Mailliet, un jeune agriculteur luxembourgeois, qui va l'introduire, dès 1959, en créant un atelier de fabrication de colliers et de harnais et en faisant des démonstrations dans les champs de la mission catholique du village. C'est là que ce pionnier a montré l'utilité de la traction asine pour le labour, le semis en ligne, l'entretien des champs ainsi que le transport.

- A Tiogo, elle n'apparaît que vers 1967-68, sous l'impulsion de la SATEC, Société d'Assistance Technique et de Crédit, financée par les gouvernements français et voltaïque.

- A Koalma, elle a été introduite en 1969 par le premier catéchiste de la mission catholique de Kaya, M. Jean-Baptiste BAMORO.

On voit ainsi apparaître les principaux acteurs de la promotion de la culture attelée asine: les missions catholiques d'une part, qui ont fait appel aux volontaires luxembourgeois puis utilisé leurs réseaux de catéchistes, et les institutions publiques de l'autre, qui se sont appuyées sur l'assistance technique française.

### Témoignage: M. Ilboudo, fabricant de collier

A Loumbila, situé à 23 km au nord de Ouagadougou, sur la route de Kaya, Paul Ilboudo assure la fabrication du collier à ânes, selon la méthode traditionnelle introduite par Antoine Mailliet en 1959.

Cet équipement est vendu à 1000 FCFA/pièce. (prix: 2003)

Des agriculteurs venant de Bobo-Dioulasso, à près de 400 km de distance, viennent se fournir chez cet artisan.





L'importance de l'âne ne fait plus de doutes pour beaucoup de gens, *«l'âne est le premier fils du paysan»* (Responsable coutumier de Koalma).

Mais il est l'objet de croyances et son acquisition peut être frappée d'interdits de toute sorte, particulièrement chez les Gourounsi (Tiogo):

***«Il faut sacrifier un âne ou un boeuf pour avoir  
l'autorisation d'en posséder un pour le travail de la terre»***

***«L'âne qui hoche la tête  
est porteur de malheur»***



***«L'âne qui creuse le sol  
à l'aide de ses sabots  
(à l'image du creusement d'une tombe)  
est porteur de malheur  
dans les familles»***

***«Si les poils ne tournent pas dans le sens des aiguilles d'une montre à des  
endroits bien précis de l'âne, si deux enfants d'une même mère montent sur cet âne,  
l'un deux mourra dans les 48 heures»***

## Perspectives démographiques de ces villages

Comme on l'a montré en introduction, les perspectives démographiques incitent à penser à un quadruplement de la population au cours des cinquante prochaines années. Compte tenu de l'état des ressources naturelles et des conditions d'exploitations, il est à craindre que, sans changements techniques majeurs, la plus grande part de la population ne puisse pas vivre sur le terroir.

Un des enjeux majeurs des changements technologiques et économiques de l'avenir est de poursuivre les progrès déjà réalisés, en améliorant en particulier les conditions d'utilisation des ressources hydriques.

## La culture attelée asine et le développement du plateau central

### L'introduction de la culture attelée asine en pays mossi : le rôle pionnier des Jeunes Agriculteurs et Viticulteurs Luxembourgeois

A l'initiative de Monseigneur BRETAULT, évêque de Koudougou, le «Jungbauern und Jungwinzerbund» a entrepris, en 1959, de jeter les bases de la culture attelée asine. Antoine MAILLIET, le premier des jeunes jacistes luxembourgeois, a fabriqué à IMANSOGHO (orthographe de 1960) des colliers et harnais permettant d'atteler des ânes à des charrettes, des charrues et des houes et assuré également une formation technique aux élèves de l'enseignement agricole et aux catéchistes. Ces derniers, équipés par les soins du projet, jouaient un rôle actif dans la diffusion de la culture attelée.



Photo: Antoine MAILLIET montre à de jeunes villageois comment travailler le bois pour construire des colliers



Photo: Antoine MAILLIET en mars 1960, après la «pluie des mangues» montre aux élèves de son école agricole comment labourer avec un attelage de quatre ânes

Cette opération conduite de juillet 1959 à août 1969 a incontestablement jeté les bases du développement de la culture attelée asine au Burkina Faso: le gouvernement voltaïque a en effet confié entre 1961 et 1966 à la SATEC<sup>1</sup> la responsabilité technique d'un projet de développement de la culture attelée dans le plateau mossi dont une composante essentielle a été la culture attelée asine. L'objectif était le développement de la culture cotonnière, laquelle s'est avérée impossible dans le contexte climatique du plateau mossi.

<sup>1</sup> SATEC: Société d'Assistance Technique et de Crédit, bureau d'études français





Photo : sarclage à l'aide de la houe

La vente aux agriculteurs se faisait directement ou via les Organismes Régionaux de Développement (ORD), au comptant ou à crédit, ce dernier étant fourni par la CNCA (Caisse Nationale de Crédit Agricole), créée en 1980, et ultérieurement par de très nombreuses ONG. Le volume financier prêté annuellement est



ainsi passé de 51 millions FCFA en 1977/78 à 619 millions en 1983/84. L'entretien du matériel était pour l'essentiel assuré par un réseau d'artisans formés et installés par le CNPAR (Centre National de Perfectionnement des Artisans Ruraux).



La culture attelée asine a ainsi progressé jusqu'à être pratiquée, en 1997 par 30 % des 886.000 ménages agricoles du Burkina Faso.

<sup>2</sup> Food and Agriculture Organisation, Organisation des Nations-Unies pour l'alimentation et l'agriculture

<sup>3</sup> Bureau International du Travail, Organisation des Nations-Unies

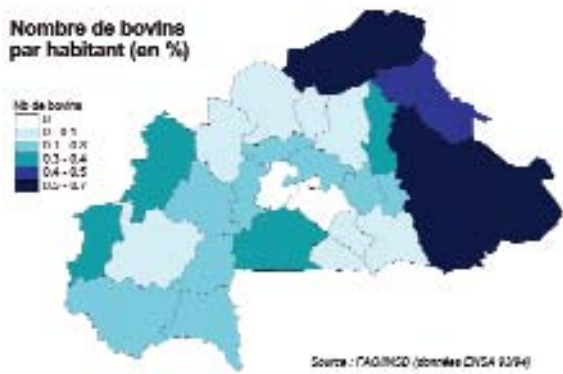
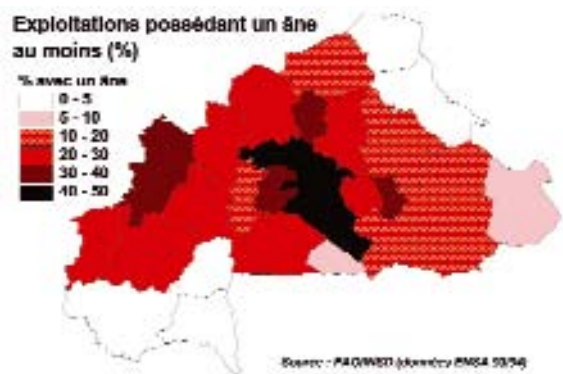
Elle a en effet rendu de très appréciables services, à commencer en matière de transport.

L'âne peut transporter en un seul voyage ce que 20 à 30 femmes portaient sur leurs têtes avant l'introduction de la traction asine, car il est capable de tirer une charrette chargée de deux barriques pleines d'eau d'un poids total de plus de 400 kg, hors d'un marigot, et de transporter cette précieuse marchandise vers la ville où l'eau est soit vendue, soit utilisée à des fins privées.



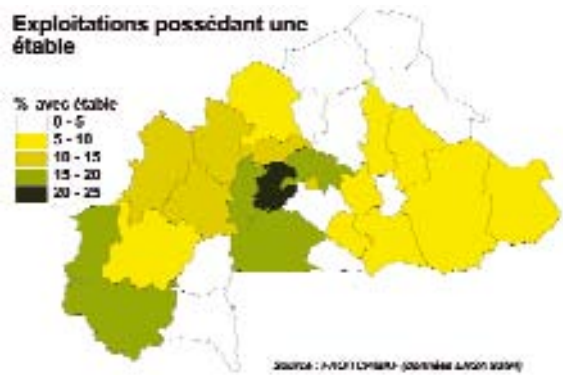
## L'importance de la culture asine dans le pays

Le graphique ci-dessous permet d'apprécier l'importance de la culture attelée asine au Burkina Faso: au centre du plateau mossi, près d'une exploitation sur deux dispose d'un âne; le pourcentage diminue au fur et à mesure qu'on s'en éloigne vers le nord (à l'est et dans l'ouest du pays, la culture attelée bovine représente une bonne alternative pour des exploitations disposant de superficies plus importantes).



La comparaison avec les zones de diffusion de la culture attelée bovine montre que la culture attelée asine correspond aux conditions des exploitants les plus mal dotés en terre et en main d'œuvre familiale, ainsi qu'aux zones les moins arrosées (< 700 mm de pluies par an).

L'importance du nombre d'étables asines dans la province du Boulkiemde (IMASGO) est un indicateur fort de l'impact qu'a pu avoir l'intervention luxembourgeoise dans cette région.

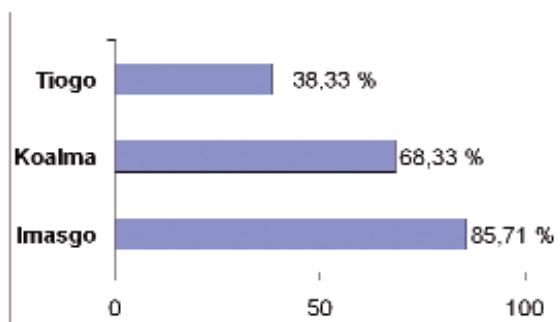


Au Burkina Faso, la culture attelée asine est adaptée aux conditions des plus démunis.

## La pratique de la culture attelée dans les trois villages

L'enquête a été conduite durant le premier semestre 2003 dans les 3 villages présentés ci-dessus auprès de 183 producteurs, dont 164 (89,6 %) sont des hommes et seulement 19 (10,4 %) sont des femmes. Les Mossi présents dans les trois villages, représentent 73,8 % de l'échantillon total, les Gourounsi 24 % et les Peuhls 2,2 %. Les Gourounsi prédominent à Tiogo. Quand aux Peuhls, on ne les trouve qu'à Koalma. Aucun producteur gourounsi n'a été relevé à Imasgo et un seul est présent à Koalma.

*Importance quantitative de l'âne dans les villages*



Un sous-échantillon d'une vingtaine d'exploitations a permis une caractérisation plus détaillée des conditions de vie et de travail des familles ainsi que de l'élevage des ânes: il met en évidence que les exploitants sont presque tous des hommes adultes, fréquemment âgés, qui ne pratiquent que rarement des activités annexes non agricoles comme maçons, cordonniers, commerçants. Les familles résidentes sont nombreuses, comprenant plus de 10 membres, éventuellement constituées de plusieurs ménages.

La proportion de personnes possédant au moins un âne sur l'ensemble de l'échantillon est de 61,7 %. Elle varie cependant sensiblement selon les villages (graphique ci-contre).

Les différences entre villages montrent qu'Imasgo reste un foyer important. La faiblesse relative de Tiogo s'explique, semble-t-il, par les interdits plus forts en pays gourounsi qu'en pays mossi vis-à-vis de l'âne.

Presque toutes les exploitations du sous-échantillon (à l'exception de celles de Tiogo) ont eu au moins un âne, très généralement un mâle, et très rarement plus d'un (jusqu'à trois). En cas de décès de l'animal, par exemple, les exploitants ne disposent pas toujours des moyens pour en acheter un autre. L'intérêt pour la culture attelée asine n'est pas limité aux exploitations qui en sont dotées.

## Contribution de la traction asine aux progrès de l’agriculture

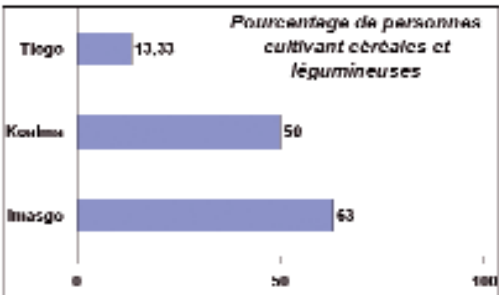
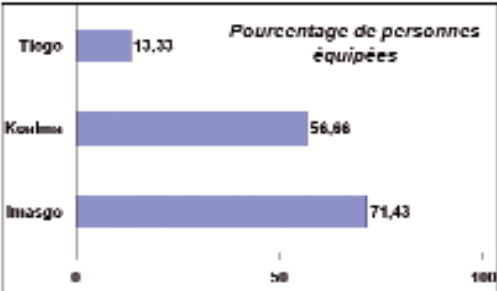
L’usage des équipements agricoles est très variable: il va du simple rayonnage (permettant le semis en ligne, qui se traduit par une importante économie de temps au sarclage) au labour à la charrue, en passant par les scarifiages et sarclages et, dans quelques cas, au buttage. Quelques agriculteurs exécutent des labours à façon pour le compte de tiers.

A Imasgo et Tiogo c’est exclusivement l’âne qui est utilisé pour les travaux des champs. A Koalma, le bœuf intervient aussi dans les cultures, mais moins que l’âne.

Le nombre d’équipements complets est surtout important à Imasgo et Koalma (cf. graphique).

La traction asine apparaît être surtout utilisée (à Imasgo et Koalma) pour les travaux de scarifiage/rayonnage/buttage (~30%) et moins pour le labour (14%).

Dans les trois villages, les pourcentages d’agriculteurs qui utilisent leurs équipements dans les cultures sont très proches de ceux qui sont équipés; l’utilisation des ânes pour les travaux agricoles est encore loin d’être générale:



- A Tiogo, où à peine plus d’une exploitation sur trois a un âne, la moitié d’entre elles seulement l’utilisent en culture attelée.
- A Koalma, deux exploitations sur trois ont des ânes, les trois quarts d’entre elles les utilisant pour les cultures.
- A Imasgo, plus de huit exploitations sur dix ont des ânes, mais ici encore, un quart d’entre elles ne s’en servent pas pour les travaux agricoles.

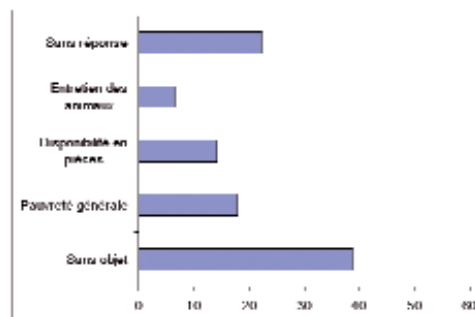


La traction asine permet d'importants progrès agronomiques: selon qu'il s'agit de labour ou de sarclage, on fait en une heure avec un âne ce qu'on fait en quatre ou huit à la main. Mais une proportion encore importante d'agriculteurs – particulièrement à Tiogo – n'a pas d'équipement de culture attelée, ou ne l'utilise pas pour les travaux agricoles.

## Les contraintes à la diffusion de la traction asine

Outre la pauvreté générale, les personnes interrogées évoquent surtout le problème de la disponibilité en pièces (14%) et de l'entretien des animaux (6,6%). Beaucoup considèrent cependant que la question est sans objet, considérant sans doute que les contraintes ne sont pas suffisamment importantes que pour être mentionnées.

La préoccupation par rapport à l'entretien des animaux s'exprime aussi à travers les réponses à la question de savoir s'il faut améliorer l'élevage des ânes.



l'élève

vage des ânes. La majorité des producteurs (81,96 % dont 36,66 % pour Imasgo) affirment qu'il y a un besoin urgent d'améliorer l'élevage des ânes pour «faciliter les opérations culturales» et rendre l'âne «disponible à tout le monde». De nombreux colliers restent encore «bricolés» comme le montre la photo ci-contre (l'animal, «étranglé» ne peut tirer comme il faut sa charrette).



L'alimentation de l'âne ne fait encore que rarement l'objet d'une attention suffisante: si, en saison sèche, les résidus de récolte sont utilisés (51,4% des exploitations possédant des ânes), avec un peu de sous-produits agro-industriels (14,2%)

généralement le recours au pâturage naturel est la norme. On trouve très peu de cas de fauche et aucun cas de culture fourragère. Les pratiques n'apparaissent pas meilleures pour les autres animaux.

L'élevage des ânes se fait en stabulation nocturne, dans les concessions, ce qui permet d'éviter les vols et de récupérer les déjections dans des fosses fumières dont l'usage s'est, comme on l'a vu, généralisé dans de nombreux villages du plateau mossi.

Des abris ad hoc (voir photo) permettent de conserver les pailles de céréales, qui sont distribuées en complément alimentaire pendant une partie de la saison sèche, à des quantités variables (de une à dix bottes de paille par jour). En fin de saison sèche, cependant,

les ânes ne reçoivent pas une ration suffisante pour pouvoir effectuer des travaux agricoles fatigants (préparation des sols nus, type *zippele*).



Les exploitants des trois villages ont rapporté des problèmes d'endoparasites et d'ectoparasites des ânes entraînant

de la diarrhée et de l'amaigrissement.



C'est à Imasgo que ces pathologies sont dominantes, sans doute du fait du plus grand nombre d'animaux. Pour les soigner, 48,1 % des producteurs ont recours aux produits vétérinaires tandis que 10,4 % pratiquent les soins traditionnels. Dans 6,6 % des cas, les deux pratiques sont associées.

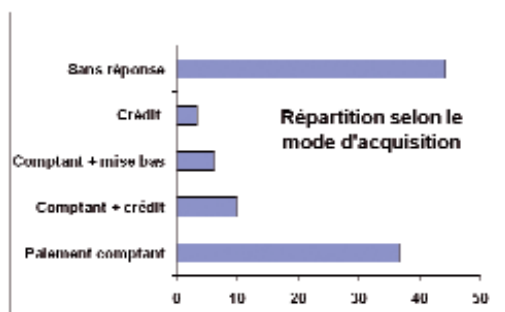
La culture attelée asine est ainsi l'occasion pour les agriculteurs de s'initier aux pratiques d'un élevage semi-extensif, mais la disponibilité de fourrage en saison sèche est encore très insuffisante.



## L'acquisition de l'âne et de l'équipement en traction asine

L'achat des ânes demande beaucoup d'attention: la majorité d'entre eux viennent du Yatenga, et ils sont loin de présenter tous les caractéristiques souhaitables (âge, taille, force, sabots, pelage...).

Les dates d'acquisition de l'équipement de traction asine varient sensiblement. Si à Imasgo elles remontent à 1961 pour un certain nombre de producteurs, les premières acquisitions n'ont eu lieu dans les deux autres villages qu'en 1977. Elles se sont d'ailleurs intensifiées de 1998 à 2002 pour l'ensemble des producteurs touchés par l'enquête dans ces trois villages avec des pics en 1998, 2000 et 2002.



Environ un tiers des agriculteurs payent leur âne au comptant, 10% associent comptant et crédit.

Les mises bas ne représentent qu'un faible pourcentage des acquisitions (8% à Imasgo et 3 à Tiogo). Cette information montre à la fois que la reproduction est peu développée dans les villages, mais surtout que le financement n'est pas une difficulté majeure.



Les charrettes, également, pourtant très onéreuses sont achetées le plus souvent au comptant. Il s'agit alors d'exploitants bénéficiant de ressources financières agricoles exceptionnelles (cultures de diversification, maraîchage, élevage) ou extra-agricoles (maçons, par exemple). Les exploitants les plus jeunes peuvent avoir reçu certains équipements en héritage de leurs parents.

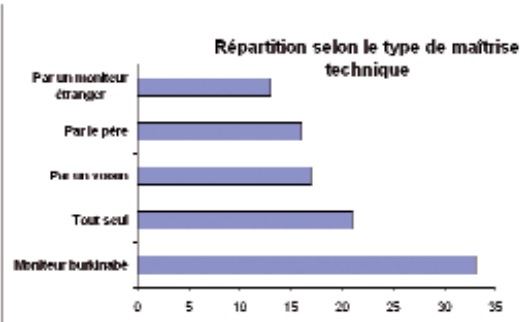
Dans les autres cas, les équipements ont été acquis à crédit, grâce à des sources variables selon les périodes et les villages. Les projets locaux de développement ont ainsi joué un rôle important en facilitant les acquisitions à crédit auprès des organismes officiels de distribution. Les agriculteurs déclarent être à jour de leurs remboursements. Dans certains cas, il s'agissait de crédits à plusieurs volets, dont la mise à disposition de fonds pour le démarrage d'activités commerciales.



Les prix d'achat sont relativement élevés (il faut compter actuellement de 60 à 80 € pour un âne, presque autant pour une houe, et de 200 à 380 € pour une charrette). Il est remarquable que les acquisitions se fassent principalement au comptant.

### L'accès à la maîtrise technique

La maîtrise technique de la traction asine ne semble plus faire l'objet de programmes particuliers, la majorité des producteurs ayant appris seuls ou avec un proche. Ces résultats tendent également à montrer qu'elle ne présente pas, aux yeux des agriculteurs, de complexité majeure.



### L'opinion des agriculteurs vis-à-vis de la traction asine

75% des agriculteurs sont favorables à la traction asine (presque tous à Imasgo et Koalma, 23 % à Tiogo). Leur opinion est fondée sur l'aide apportée au transport des récoltes, des marchandises et des personnes, et sur l'accroissement de production, consécutif à l'accroissement des superficies cultivées et aux gains de temps pour les opérations culturales.

La moitié seulement de l'échantillon considère que la traction asine peut être également une source de revenu. La répartition des réponses selon les villages montre que le facteur «ville» joue fort dans le développement de ce type de prestations de services puisque l'on trouve un résultat de 61% à Imasgo (39 personnes sur 63), contre 47% et 43% respectivement à Koalma et Tiogo. Ces prestations de services auprès de tiers se font contre rémunération en nature (céréales) ou en espèces. Dans les villages, il apparaît que ces services sont moins monnayés. L'enquête sur échantillon restreint a montré que la prestation de services de transport (un cas sur trois) et/ou de travaux agricoles (un cas sur sept) est l'occasion de percevoir des recettes qui sont de l'ordre de 1,5 € pour un hectare de labour et de 15 kilos de céréales pour un transport en charrettes.



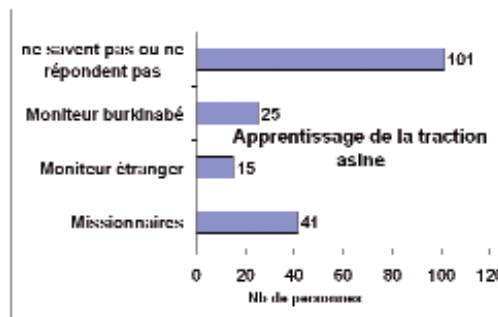
Les agriculteurs apprécient fortement les économies de temps et d'énergie que permet la traction asine, ainsi que les gains de production. La valorisation par des prestations de services reste marginale et réservée aux abords et dans les villes.

## La connaissance, par les producteurs, de l'expérience des Jeunes Agriculteurs et Viticulteurs du Luxembourg

56 % de l'échantillon connaissent l'expérience luxembourgeoise au Burkina Faso parce qu'ils étaient présents à l'époque ou qu'ils en ont entendu parler par leurs parents ou encore par la mission catholique.

Cependant lorsqu'il s'agit d'être plus précis sur l'origine exacte de la traction asine au Burkina Faso, le souvenir se fait plus diffus:

41 personnes considèrent que ce sont les missionnaires qui ont introduit la culture attelée asine (29 à Imasgo contre 8 et 4 respectivement à Koalma et Tiogo). Quinze l'attribuent à un moniteur étranger et 25 l'imputent à un moniteur burkinabé. Pour le reste, soit les producteurs ne savent plus (12,6 %), soit ils n'ont pas répondu à la question (43,2 %).



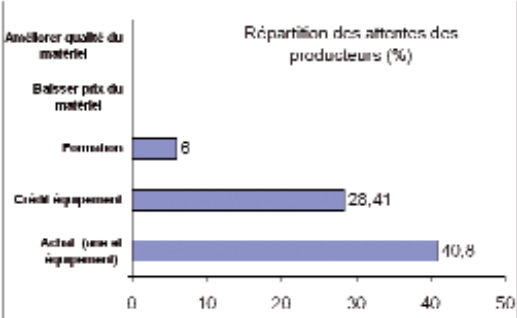
Différents anciens élèves ont témoigné que la culture attelée avait été introduite à Imasgo et à Koalma grâce à la formation des producteurs à la fabrication de colliers pour ânes, grâce aux champs de démonstration de la culture asine, à l'équipement et la formation par les catéchistes.

Compte tenu du nombre d'années en cause (40!), les résultats peuvent être considérés comme positifs. Il apparaît en particulier que l'action des Jeunes Agriculteurs et Viticulteurs Luxembourgeois est fréquemment associée à celle des missions, conformément à la réalité.

## Les attentes des producteurs

Selon les producteurs enquêtés, il faut, pour développer la culture attelée asine:

- 1) aider les paysans à l'acquisition du matériel (40,8 %),
- 2) favoriser l'accès aux crédits d'équipement (28,41 %),
- 3) former les paysans à l'utilisation de la traction asine (6 %) de même que baisser le prix du matériel et améliorer sa qualité.



## Les principales conclusions de l'enquête

L'origine de la traction asine au Burkina Faso ne fait pas de doute: les Jeunes Agriculteurs et Viticulteurs Luxembourgeois ont eu un rôle pionnier incontestable. L'utilisation de la traction asine se traduit par d'importants progrès agronomiques: la réduction des temps d'exécution de travaux permet une meilleure adaptation au calendrier des pluies, ce qui constitue un facteur important de gains, de rendements et de production.

Mais sa diffusion pourrait être meilleure: si elle a essaimé à des kilomètres de son foyer originel de diffusion, Imasgo, – en partie grâce à l'action de la SATEC ('66) puis de la FAO ('70) et du BIT ('74) – elle reste dans une proportion ne dépassant que rarement 50% d'exploitants dans les villages.

Les principales contraintes sont d'ordre technique: en particulier l'inadaptation des colliers, ainsi que le déficit de ressources fourragères et certains problèmes sanitaires.

Des contraintes culturelles apparaissent aussi dans certaines régions (interdits gourounsi).

Les agriculteurs apprécient fortement les économies de temps et d'énergie que permet la traction asine, ainsi que les gains de production. La valorisation économique par des prestations de services reste toutefois marginale et limitée aux abords et dans les villes.

Malgré le nombre d'années en cause (40 ans!), le souvenir des premières actions pilotes reste important et il est associé à l'action des missions.

## L'avenir de la culture attelée asine

Les avantages et les contraintes identifiées par les agriculteurs des trois villages étudiés amènent à souhaiter que le développement futur de la culture attelée asine vise à réaliser en priorité: la culture attelée asine pour tous.

### *Les conditions d'une culture attelée asine pour tous.*

Nombreux sont les exploitants qui ne disposent pas encore d'un âne et des équipements nécessaires. Il conviendrait donc de:

- mettre à la disposition des exploitants plus d'ânes, de préférence élevés sur place pour éviter les inconvénients liés à l'achat des ânes en provenance de l'extérieur,
- promouvoir et soutenir la fabrication de colliers de meilleure qualité, en s'appuyant sur les acquis des années 60,
- assurer par la formation des artisans et l'approvisionnement en matériaux de meilleure qualité un bon entretien des équipements actuels,
- soutenir et d'améliorer les actuels mécanismes de crédit, de façon à faciliter aux plus démunis l'accès à la culture attelée asine.

D'une façon plus générale, on ne peut que suivre les recommandations de la FAO concernant l'intégration de la culture attelée et sa valorisation par rapport à une série de techniques de gestion des eaux et des sols.

#### Un meilleur usage de la culture attelée (Etude FAO)

«L'enjeu principal des futures actions de développement de la mécanisation est de permettre le passage de modes de gestion extensifs des ressources à des modes intensifs et conservateurs. L'intensification n'est plus un choix possible parmi d'autres, mais une obligation. La durabilité des systèmes de production requiert l'usage conjoint d'un ensemble de pratiques participant à l'intégration de l'élevage dans l'agriculture et, parmi elles, de techniques de mécanisation adaptées. Il convient donc de généraliser les pratiques que proposent les projets de développement locaux:

- diguettes et bandes enherbées ou plantées d'arbustes pour «moissonner» l'eau,
- successions culturales plus favorables que la monoculture, soles fourragères, collecte, stockage, traitement (hache-paille, mélanges) des résidus de récolte pour l'alimentation du bétail,
- construction d'étables et de fosses fumières, valorisation des résidus de récolte non consommables en litière d'étable, stabulation des animaux pour fabriquer du fumier,
- fertilisation minérale (N, P, K, S) et quelques oligo-éléments selon les cultures, amendements alcalins et hydroxydes ou carbonates de Ca et Mg contre l'acidité.»

Mais il importe de voir plus loin, comme nous y invitent les conclusions du premier chapitre concernant le plateau central: «l'explosion démographique, la dégradation des ressources naturelles et la limitation des capacités d'accueil dans les pays côtiers (eux aussi connaissent une croissance démographique très forte) pèsent très lourdement sur l'avenir des paysanneries burkinabés, particulièrement celles du plateau mosi».

Quand elles formulent le souhait «que les enfants de nos enfants vivent encore sur les terroirs de nos ancêtres» il faut garder en mémoire que, selon les Nations Unies, ces enfants seront quatre fois plus nombreux en 2050 qu'actuellement. Il est donc indispensable de valoriser au mieux les potentialités des terroirs en optimisant l'usage des ressources hydriques. L'âne, qui a déjà rendu de très importants services aux paysans et paysannes du plateau central, peut y contribuer très significativement.

## Les grands axes des actions souhaitables pour relever les défis de l'avenir

Pour nourrir tous ces «nouveaux venus» et leur offrir des emplois attractifs, on identifie sans peine trois axes majeurs, à la réalisation desquels la traction asine peut apporter une contribution décisive:

- favoriser par une intensification des cultures maraîchères et fruitières ainsi que le petit élevage, une meilleure alimentation des «groupes sensibles» (femmes enceintes et allaitantes, enfants au sevrage),
- récupérer les terres dégradées pour permettre leur mise en culture et leur protection contre le ruissellement et l'érosion,
- optimiser la gestion de l'eau au niveau des terroirs, en permettant l'infiltration totale des eaux de pluie (et donc la recharge des nappes phréatiques) et éviter toute forme de gaspillage, en particulier à l'occasion des arrosages.

La réalisation du premier et du dernier objectif passe par l'adoption de l'irrigation au goutte à goutte dans les jardins et les vergers: l'économie de l'eau d'arrosage est maintenant envisageable à faibles coûts, grâce aux techniques de «goutte à goutte» en cours de développement au Burkina Faso. En transportant les bidons d'eau des puits, les ânes peuvent être un moteur important au développement des cultures maraîchères, fruitières et fourragères.

En assurant une bonne préparation des sols dégradés (*zippelés*) en fin de saison sèche, les ânes, sous réserve d'avoir été bien nourris et d'être attelés à plusieurs, peuvent permettre leur remise en culture. Le semis en dérobé de plantes de couverture (question en cours d'étude par la recherche agronomique) permettra de pratiquer en culture attelée le semis direct dans une couverture permanente des sols assurant le contrôle du ruissellement et de l'érosion.

Ces techniques agronomiques (goutte à goutte et semis direct), jointes à d'autres permettant par exemple de récupérer et conserver les eaux des toitures, doivent conduire à une gestion raisonnée et maîtrisée de la ressource hydrique. Il faudrait pour ce faire que leur mise en œuvre soit accompagnée de campagnes d'expérimentation et d'éducation, soutenues par des études de modélisation du bilan hydrique des bassins versants, pour créer une véritable «culture villageoise» de l'économie de l'eau.



# Table des Matières

<b>Préface:</b>	
La culture attelée asine au Burkina Faso: Le bilan d'une innovation.....	5
<b>Préface:</b>	
Un exemple luxembourgeois de développement durable au Burkina Faso.....	9
<b>Introduction .....</b>	<b>11</b>
<b>Les agriculteurs du plateau central face à leur avenir.....</b>	<b>13</b>
L'empire mossi.....	14
L'aridité.....	15
La démographie.....	16
Les migrations.....	17
En conclusion.....	17
<b>Trois villages du plateau central.....</b>	<b>18</b>
Localisation .....	18
L'agriculture et l'élevage .....	19
Les changements techniques.....	20
Habitat et conditions de vie.....	21
Ressources naturelles .....	22
Les changements sociaux.....	24
L'introduction de la culture attelée asine.....	25
Perspectives démographiques de ces villages.....	26
<b>La culture attelée asine et le développement du plateau central.....</b>	<b>27</b>
L'introduction de la culture attelée asine en pays mossi:	
le rôle pionnier des Jeunes Agriculteurs et Viticulteurs Luxembourgeois .....	27
L'importance de la culture asine dans le pays.....	30
La pratique de la culture attelée dans les trois villages .....	31
Contribution de la traction asine aux progrès de l'agriculture.....	32
L'acquisition de l'âne et de l'équipement en traction asine .....	35
L'accès à la maîtrise technique.....	36
L'opinion des agriculteurs vis-à-vis de la traction asine .....	36
La connaissance, par les producteurs, de l'expérience des Jeunes Agriculteurs et Viticulteurs du Luxembourg .....	37
Les attentes des producteurs.....	38
Les principales conclusions de l'enquête .....	38
L'avenir de la culture attelée asine .....	39
Les grands axes des actions souhaitables pour relever les défis de l'avenir .....	40
L'équipe des volontaires .....	44
Remerciements.....	47

# L'équipe des volontaires



**MAILLIET Antoine**  
né le 30 mars 1934  
juillet 1959 - mai 1960



**SCHEIDWEILLER Marcel**  
né le 01 août 1938  
avril 1960 - février 1961



**KETTER Rudolph**  
né le 01 août 1938  
septembre 1960 - mai 1961



**STORN Johny**  
né le 18 septembre 1940  
novembre 1960 - septembre 1962  
décembre 1962 - novembre 1964



# L'équipe des volontaires



**ENGELDINGER Camille**  
né le 11 juillet 1936  
novembre 1960 - février 1962



**MORN Pierre**  
né le 28 mai 1938  
juillet 1962 - mai 1963



**PEIFER Paul**  
né le 26 janvier 1946  
mai 1962 - mars 1963



**RIES Erny**  
né le 22 décembre 1942  
décembre 1962 - septembre 1963

# L'équipe des volontaires



**MANGEN Arthur**  
né le 30 novembre 1944  
juillet 1964 - août 1969



**BERTEMES Joseph**  
né le 14 juillet 1938  
octobre 1965 - septembre 1966

## Remerciements

*Nous tenons vivement à remercier les villageois et villageoises de Koalma, Tiogo et Imasgo qui ont accueillis les enquêteurs ainsi que les institutions burkinabè pour avoir facilité le bon déroulement de l'étude.*

*Merci également au Ministère Luxembourgeois de la Coopération et de l'Action Humanitaire sans qui ce travail n'aurait pu se faire.*





**Lëtzebuurger Jongbaueren a Jongwënzer**  
**Service Tiers-Monde a.s.b.l.**

- *membre du Cercle de coopération des ONG-D*
- *agrée par le Ministère de la Coopération*

CCPL: IBAN LU05 1111 0050 3083 0000

CCRA: IBAN LU32 0090 0000 0157 8004



Introduite en Haute Volta, dans les années 1960 par les Jeunes Agriculteurs et Viticulteurs du Grand-Duché de Luxembourg, la traction asine s'est fortement diffusée depuis, sur une bonne partie du Burkina Faso. L'âne est devenu dans nombre de villages un "compagnon" indispensable à la survie des plus pauvres, rendant de multiples services. A tel point que des "anciens" en parlent aujourd'hui comme du "fils du paysan".

Cette brochure raconte l'histoire de cette expérience. Elle est un résumé vulgarisé d'une étude d'impact initiée par l'ONG "Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer Service Tiers-Monde a.s.b.l." et le Ministère de la Coopération et de l'Action Humanitaire, et confiée à l'ONG belge "Collectif d'Echanges pour la Technologie Appropriée" (COTA), ensemble avec l'Institut National de l'Environnement et de Recherches Agricoles (INERA) du Burkina Faso.

Abondamment illustré, par des témoignages et des images, ce travail tente autant de mesurer l'importance de l'expérience dans la vie des paysans burkinabés que de le situer dans un contexte temporel de près d'un demi-siècle.

**Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer – Service Tiers-Monde a.s.b.l** est une ONG du Grand Duché du Luxembourg qui œuvre depuis longtemps dans le domaine de la coopération au développement en Afrique centrale et francophone au profit de la population rurale. [jbjwstm@pt.lu](mailto:jbjwstm@pt.lu)

Le **Collectif d'échanges pour la Technologie Appropriée** est une organisation non gouvernementale belge de développement, principalement active dans le secteur de l'offre de services aux acteurs de la coopération : information, documentation, appui méthodologique, études-recherches, identification et évaluation d'actions. Elle est spécialisée dans les technologies et les méthodologies du développement. [info@cota.be](mailto:info@cota.be)

L'**INERA**, Institut National de l'Environnement et de Recherches Agricoles du Burkina Faso a, entre autre, pour mission de contribuer à définir et à mettre en oeuvre les objectifs et les moyens de recherches et d'études au service du développement agricole et d'Assurer un appui technique au développement agricole par des études et le suivi d'exécution des projets. [séréme.paco@cnrst.univ-ouaga.bf](mailto:séréme.paco@cnrst.univ-ouaga.bf)